

Dans ces feuillets d'eau
j'ai plongé mes filets
de mots et de
mémoire.

GÉRARD BARRIÈRE

« FEUILLETS D'EAU »
coffret d'œuvres originales

CHRISTIAN GUICHARD

GILLES PENNANEAC'H

textes

GÉRARD BARRIÈRE

introduction

I S A B E L L E B O N G A R D

Au centre des cloîtres, nos mandalas chrétiens, toujours un puits. En son fond coulent les nuages, passent les étoiles, et chantent des grenouilles qui sont parfois des fées. Des philosophes et des chats y tombent de temps à autre, pour attraper la Lune... Toute la vie en somme, autour de laquelle tourne en silence la prière des moines.

« La vie est riche et elle paie en liquide », me suis-je dit souvent, le matin, nu sous la cascade, éclaboussé de lumière, de fraîcheur et de joie.

Ma langue, fossilisée par la soif. Rien ne nous enseigne mieux qu'on ne connaît que par le manque. Cet os claquant sec et sourd dans la cavité buccale nous fera toujours souvenir d'avoir à vénérer la fluidité.

On ne se baigne que nu. L'eau impose la nudité, non comme le feu exige l'amiante, mais comme l'air a produit la plume.

Caisson d'isolation.

Eau fortement salinisée et maintenue à 34,8°C, température de l'épiderme. Complète obscurité. Silence. Vacances sensorielle totale.

Flotter. Respirer. Trouver la régularité du souffle.

Je flotte. On flotte. On repose. Repos. Simple lumière en repos sur l'eau. Lumière en soi. Lumière qui respire au fond de notre souffle, qui reposait, cachée-lovée dans la pelote du plexus.

Apaisement. L'Immense appelle. L'Immense apaise.

A mesure de l'apaisement, se dénoue la pelote. La lumière alors filtre, puis inonde, doucement, légère comme une brise tiède.

Tout ce qui était moi n'est plus qu'une plume de lumière qui tombe doucement, danse, se balance au-dessus de l'immense et obscur océan.

Tout ce qui était moi n'est plus qu'un duvet de lumière flottant sur l'obscur et immense océan. Des ondes de même lumière se propagent jusqu'aux confins, tout autour du point de contact.

L'origine coïncide, enfin coïncide avec l'origine.

Ondes deviennent musique. Musique ne se distingue plus d'harmonie, qui ne se distingue plus de lumière. Centre ne se distingue plus d'aucun des points qui, à l'infini, l'entourent, jaillissent et s'éloignent de lui.

Musique se fait chant, chorale, murmures, secrets, silence.

Dans la laine sombre du silence.

Germe d'obscur, à nouveau, remue dans germe de lumière.

Etincelle, à nouveau, crépite au plus noir de l'obscur.

A nouveau... A nouveau... A nouveau nouveau, à nouveau toujours nouveau, à nouveau premier, à nouveau toujours premier événement. Aurore perpétuelle, constante irisation d'un devenir qui ne cesse de commencer. Eternelle succession d'origines et de déploiements d'un avènement toujours premier. Recommencements, toujours, de ce qui jamais encore n'est advenu.

Soudain, la gifle d'une autre lumière ! Quelqu'un a ouvert le caisson. Les quatre heures ont passé. On vient chercher cela qui, en quelques instants, se coagule et redevient moi.

On quitte l'éternité comme on rentre de vacances.

Un peu plus durablement marqué.

Chez les anciens Egyptiens et Mexicains, encore dans l'Inde actuelle, pas un temple sans bassin sacré. Dans nos églises, un bénitier. Quand l'Occidentals'immerge dans le sacré, c'est seulement du bout du doigt.

Qui a vu d'assez près, en mer, l'étincelante gerbe née du bref coït de l'éclair et de la vague, saura à jamais qu'Inépuisable est l'autre nom du monde.

Etrange, quand même, que l'on s'étonne tant d'une éventuelle mémoire de l'eau, alors qu'on sait depuis longtemps, par la confiance des cristaux de neige, de quelle imagination elle est capable.

Leur odeur d'huile de palme, d'épices et de requin flotte encore sur la mer et la plage.
Mais ils ont pris la mer cette nuit,
les larges et noirs navires de bois,
cousus de cuir épais.
L'enfant vient vers moi. Longtemps il me regarde,
sans bouger, sans rien dire, avec ses yeux d'idole.
Ils sont au large maintenant, les noirs bateaux
de bois,
cousus de cuir épais.
Je bois l'arack au goût de vent léger, au goût de la pluie de cinq heures.
L'enfant me regarde, et je regarde jusqu'au bout
de la baie, jusqu'à la forteresse de Galle, jusqu'à
l'écume obstinée, jusqu'à l'horizon où mes yeux
ne trouvent plus les noirs et larges navires de bois,
cousus de cuir épais.
Où dorment des hommes, allongés presque nus
sur les grandes raies qu'ils viennent de pêcher.

A l'aube, j'allais me baigner dans le Gange glacé
parmi les offrandes qui y naviguaient, précaires
esquifs de flammes et de fleurs. Immense parmi
ce flux d'étoiles, comment n'aurais-je pas senti
que ce fleuve avait source en le ciel ?

Etai-je heureux, la première fois, de me plonger
dans l'Euphrate ! Mais " on ne se baigne jamais
deux fois dans le même fleuve ". Je le savais, mais
jamais ainsi je ne l'avais réalisé. Je ne descendais
pas dans les remous qui avaient brassé le limon
primordial, puis accueilli les ébats de Sémiramis.
Mais cette soudaine conscience me fut premier
sacrifice à la vie.

Forêt malaise. Si un corps étranger parvient à investir la complexe et compacte machinerie d'un organisme, c'est par la seule voie de ses fluides, de ses artères. Ainsi, comme un microbe, pénètre-t-on en la forêt : en remontant le large fleuve. De part et d'autre de ses eaux ocres se dresse la haute muraille végétale, le dense entrelacs.

Très peu au-delà règne la pénombre et commence l'impitoyable course vers la lumière, l'âpre concurrence des arbres pour quelques mètres de plus.

Mais, de cette lutte, la forêt ne laisse presque rien deviner depuis le fleuve. Elle semble encore paisible, à l'instar des varans qui paressent sur les bancs de sable et que ne dérange même pas le bruit du moteur. Elle se montre, simplement, magnifique, sous les derniers rayons d'avant l'orage crépusculaire, frémissante sous les premières bourrasques et sur le fond d'un ciel plus lourd que ses frondaisons.

D'énormes graines volantes, d'une légèreté de libellule, tournoient par centaines au-dessus du fleuve, à la conquête de l'autre rive.

Si la forêt écrase, en ce moment, c'est encore seulement sous le poids de sa beauté.

Cette beauté, c'est bien de la pirogue qu'il faut en profiter, se délecter du vert tendre des plus hautes feuilles sur la plombagine des nuages. Car une fois pied à terre, le temps ne sera plus au détachement esthétique. L'affronter, seulement la supporter et y survivre, rien ne laissera plus alors le loisir ni le goût de la contempler. Si grandiose puisse-t-elle paraître, et si superbes en être les moyens, comment apprécierait-on guerre menée contre soi ?

Une nuit indienne de janvier, après avoir nagé et alors que je venais de consommer de ces « champignons qui font les yeux émerveillés » • je fus surpris de sortir lumineux des *vagues* dans lesquelles j'avais longuement joué, d'en sortir irradiant d'une aura douce et palpitante. Une amie, non loin dressait sur la plage semblable radieuse nudité. Non, ce n'était pas l'effet de ce que j'avais absorbé. Tout au plus les champignons ne faisaient-ils qu'accentuer la splendeur du phénomène, simplement dû au plancton lumineux dont une mince couche nous recouvrait la peau. Nous étions vêtus de ces draperies moirées que déploient les aurores magnétiques dans le ciel boréal.

Cet ouvrage a été réalisé en 50 exemplaires se répartissant comme suit :

10 exemplaires nominatifs hors commerce numérotés de I à X,
contenant deux planches originales uniques en plus des seize planches d'artistes, réservés aux
collaborateurs de « Feuilles d'eau » et aux personnes ayant permis, par leur soutien, la réalisation
du projet.

40 exemplaires numérotés de 11 à 50

Ce coffret a été réalisé pour
Gérard Barrière

Vous êtes en possession de l'exemplaire n° V

Gilles Pennaneach
Christian Guichard

« Feuillet d'eau » a été réalisé d'avril à octobre 1989 et a fait l'objet d'une exposition de présentation
du 18 au 21 octobre 1989 dans les locaux des Editions Loris Talmart, gracieusement mis à dispo-
sition pour la durée de l'exposition.

Chaque planche d'artiste étant confectionnée pièce par pièce, aucune œuvre n'est donc identique
à une autre. « Feuilles d'eau » n'est pas, de ce fait, un ouvrage « édité ».

Seules les planches de texte ont été reproduites par moyen mécanique.

Photocomposition : Sedigraph, Paris.

Fabrication du coffret : Atomitex, Montreuil.